

« On ne sait plus quel jour quelle heure il est »

Les strophes restent courtes et le style concis, comme si le souffle pouvait manquer et le geste d'écrire être moins ample. La nature elle-même et les éléments sont convoqués par un champ lexical négatif où nous interpellent les mots « vide », « silence », « écrasé », et la clôture de cette séquence nous impose, par deux vers, la chute prévue :

« Genoux dans la poussière
Genoux couronnés. »

Lumière posée sur la page semble annoncer une possible rédemption, mais des évocations là encore négatives parasitent celles des plus beaux souvenirs d'enfance, sur fond de pluie et même d'averse possible :

« La maison couleur de sang
Coulait sur une blessure d'enfance »

La page tente, il est vrai, d'abriter objets et sensations qu'il ne faut pas oublier et qui, précieux, dépassent l'individuel et appartiennent à l'espace-temps. À cela, il faut ajouter la présence nécessaire des parents, celle aussi du tilleul, l'arbre inoubliable et poétique dont « le vent berce les feuilles ». Puis, après les amours trompeurs, il faut accepter la solitude et une vie faite « [d']ombres et de lumières ».

L'avant-dernière partie, *Le matin des mots*, est consacrée à celle, mythifiée, qui semble être la mère. Elle est un archétype intégré au décor. Le moi et le monde, dans ce bel hommage, ne font plus qu'un, comme *L'Être* du volet final, qui a « [a]ccepté la perte et le deuil ».

Nous laisserons les derniers mots à Gabriel Grossi, dont la thèse a été dirigée par la poète. Il insiste sur le dialogue que celle-ci instaure entre l'intime et l'universel ainsi que sur la notion de « nudité » dans son œuvre. « *Refusant les voies opposées du sentimentalisme lyrique et du littéralisme expérimental, Béatrice Bonhomme, écrit-il, revendique un "nu bleu"...* » Se manifestent en effet dans ses écrits à la fois un dépouillement et une humanité propres au lyrisme critique. **Q**

Verdeur du vers

PAR ISABELLE LÉVESQUE

Poète paysagiste depuis trente ans, Olivier Domerg nous entraîne, après la Sainte-Victoire, New York, les Hautes-Alpes et d'autres lieux, dans un périple à travers les monts du Cantal.

OLIVIER DOMERG
LA VERTE TRAVERSÉE
Photographies de Brigitte Palaggi
L'Atelier contemporain, 2022, 312 p., 25 €

La couverture annonce la couleur. D'abord par le titre de l'ouvrage : le *vert* et les *vers*. Ensuite par la photographie de Brigitte Palaggi : une carte routière posée sur le tableau de bord d'une voiture ; au-dessus le vert d'une prairie et celui, plus sombre, d'une haie, vus à travers le pare-brise que constellent des gouttes de pluie.

Une note placée en fin de volume indique que « le livre s'origine dans la vision et les sensations éprouvées lors d'une première traversée du Cantal, fin 2004 », suivie de trois autres, en compagnie de la photographe Brigitte Palaggi, en 2014 et 2018.

Le trajet structure le texte, les numéros des routes départementales et les nombreux toponymes en sont les points de repère.

Le volume compte vingt sections, la dernière est constituée d'un cahier de photographies dans lesquelles résonnent les mots des poèmes. Les dix-neuf premières s'organisent en dizains de décasyllabes. On pouvait lire le tout premier de ces dizains dans *La Sauvagerie*¹ de Pierre Vinclair, qui avait fait appel à cinquante poètes pour édifier ce monument, inspiré de la *Délie* de Maurice Scève. Cette épopée chantait et défendait les espèces animales menacées ou disparues et leurs écosystèmes. Pour *Délie*, Maurice Scève avait composé 449 dizains ; pour *La Sauvagerie*, Pierre Vinclair en avait écrit autant, auxquels s'ajoutaient les contributions de ses 50 compagnons. Olivier Domerg est allé un peu au-delà, puisque son nouveau livre en compte 455.

Dans un entretien, l'auteur explique sa conception du poème de paysage : « *Les lieux doivent innover la prose ou le vers, coïncider avec eux. L'écriture doit faire ressentir physiquement la furie ou le fracas des vagues, le réel qui déboule dans la page* ». Soutenir l'intérêt du lecteur en 300 pages peut sembler une gageure. Les monts du Cantal au printemps, leurs pâturages et leurs vaches pourraient produire un poème monotone et répétitif. Pourtant, les variations et surprises ne manquent pas.

Les formes régulières du poème décimal (10 vers de 10 syllabes) sont constamment battues en brèche par des coupes de vers surprenantes. Une même phrase peut courir d'une strophe à l'autre. La « *syntaxe essentielle des pacages* » et « *la grammaire du Cantal* » s'imposent.

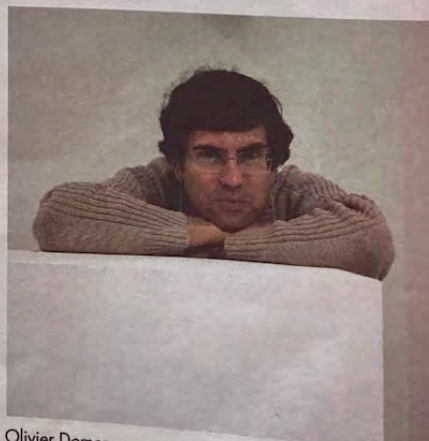
Le poète-paysagiste, qui écrit d'abord sur le motif dans un carnet, ne reste pas longtemps immobile. Il arpente le terrain, s'approche ou recule.

« Ça pépie dans les buissons, tout près !
Tu prêtes l'oreille, idem, aux criquets
Qui alimentent, itou, la bande-son. »

L'énergie de ce paysage-poème passe aussi dans le goût de l'auteur pour les jeux de mots et calembours, dans le heurt des tons et niveaux de langue, du familier au plus recherché ou à l'archaïque. Le poème ne se refuse rien.

Hommage à un film comique, une section a pour titre *Mary a tout pris* ; une autre, *Objectif Mars*, nous renvoie à une aventure de Tintin. Quant à *Retour amont*, c'est la reprise d'un titre de René Char. D'autres poètes sont nommés ou cités au cours du voyage, comme Reverdy ou Ponge. Et puis, il y a l'hommage à l'ami Gil Jouanard, disparu au début du printemps 2021, et dont des vers sont cités à plusieurs reprises.

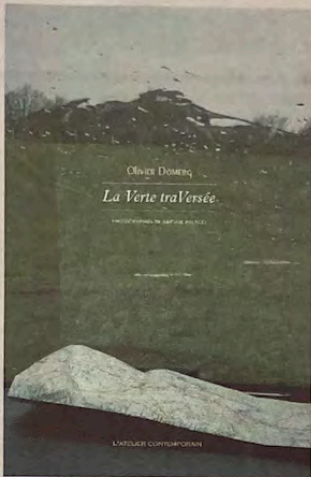
Un vocabulaire précis, donc très riche, contribue à rendre la traversée mouvante et vivante. Ainsi le paysage peut-il être *tacheté, ocellé, tavelé, pointillé* ou encore *ponctué*.



Olivier Domerg

¹ Pierre Vinclair, *La Sauvagerie*, Corti, coll. Biophilie n° 19, 2020. Cf. notre article dans *Quinzaines* n° 1235, avril 2021.

² Michaël Batalla et Olivier Domerg, « L'État des lieux », *Poésie*, n° 179-180, 1^{er}-2^e trimestre 2022.



« Ma vie en moi plus vaste que moi »

PAR THIBAUT ULYSSE COMTE

Jean-Marc Sourdillon vient de publier *Aller vers, un recueil de poèmes d'une grande délicatesse, qui mêle l'éthique au langage. Ce qui est intrigant, c'est que le poète se joue du langage, mêlant des sonorités subtiles aux jeux de mots, des refrains aux avancées de la parole. Pourtant, bien que nous ayons affaire à une entreprise de langage, tout est excessivement réel, et c'est la force du recueil qui, tenté par l'abstraction que forment les mots à la surface des choses, reste implanté dans notre monde et notre rapport avec lui.*

JEAN-MARC SOURDILLON

ALLER VERS, POÈMES

Gallimard, 2023, 112 p., 16,50 €

« L'écriture doit faire ressentir physiquement la furie ou le fracas des vagues. »

Si le vert compose le poème, c'est à l'herbe qu'il le doit :

« La Beauté, soit, réside dans l'ensemble ;
La "combinatoire des éléments" ;
Des prairies, les entrelacs subséquents :
Si l'arbre affûte toute transition,
L'herbe verte est bien ce "verbe qui tremble". »

L'ensemble du poème chante la beauté du paysage et un bonheur de sensations, c'est un « ravissement » sans aveuglement :

« Tant de verdure nous lave de tout,
Y compris de nous-mêmes (Et de la honte
D'être humain, en ces temps de Néant,
De folie dispendieuse et destructrice) !
Rincés, vous voilà sur votre séant ! »

La traversée du paysage-poème achevée, la nécessité du vert et du vers s'est bien fait sentir, Nature et Poésie ont partie liée. Affirmant qu'il est « encore temps de bifurquer avant la catastrophe », Michel Deguy nous rappelait, dans *L'Envergure des comparses*³, que « Hölderlin parlait de "la poésie comme éducation du genre humain" » et liait poétique et écologie. Olivier Domerg donne la parole au paysage et, déjà, « [t]ant de VERT vous délivre de vos peines ». ❧

³ Michel Deguy, *L'Envergure des comparses*, Hermann, 2017.

Le titre du recueil a une portée poétique autant qu'éthique. On pourrait forcer le trait en parlant d'une « esth-éthique » que le titre nous fait pressentir tout de suite, avant la lecture entamée. Le but de ce mouvement « aller » (à l'infinif, ce qui implique qu'il faille aller à l'infini) n'est pas clos ni défini, comme le montre l'emploi adverbial de la préposition « vers ». Si une préposition implique généralement une complémentation, elle n'ouvre sur rien dans le titre. Il ne saurait exister, ce lieu vers lequel le poète voudrait nous conduire. Tout d'abord, puisque ce serait feindre l'innocence de fabuler sur le lieu de cette unité rêvée, de Paradis, aussi, ensuite, parce que ce lieu ne peut en être un seul : il évolue, change, se transforme, se dédouble. Il est profondément *pluriel* et désigne, dans sa pluralité, une éthique de langage. Aller vers, ce serait permettre un monde commun tout en maintenant l'absolue séparation qui m'écartere (en même temps qu'elle m'ouvre par l'écart) vers autrui. Aller vers, s'ouvrir, écrire envers ou au nom de : le lieu où aller n'est pas le but recherché de l'écriture, mais seulement cette faculté de se mouvoir, de manifester l'ouvert et d'entretenir.

Le recueil s'ouvre sur une prose, *Les bondissants*, qui manifeste, par l'image (le participe présent désigne des oiseaux), une poésie rythmée qui s'étendra dans la suite du recueil. Si un style semble se révéler doucement, c'est la narration qui nous importe en premier lieu, en même temps que la profonde et fugace réalité que le poète essaye de capter. Pour arriver dans son propre poème, Jean-Marc Sourdillon passe de son absence à sa voix personnelle. En effet, le texte commence sur :

« Marche de retour à travers les sous-bois. Fin d'hiver, il faisait froid. Le ciel, au moment du couchant, se rapprochant, rouge, rose et gris, »

où l'on remarque que le poète est absent, si ce n'est dans le fait de « marcher » (mais qui perd son rapport d'action verbal en étant utilisé par le nom « marche »). Une plus grande place est laissée

à ce qui compose la scène : le monde extérieur et la diffusion des couleurs dans la lumière du soir. C'est ensuite une vision de l'extérieur qui nous rapproche du poète :

« L'obscurité peu à peu enveloppant le marcheur d'un geste fraternel comme si elle lui mettait un manteau sur les épaules. »

La marche se décale vers le personnage, cette fois-ci en rapprochant le personnage par son mouvement. On remarque que ce n'est pas encore totalement le poète qui est maître de son récit, mais l'obscurité du récit lui-même, qui recompose à partir du souvenir. Ores, le poète, se met à ressentir comme un sentiment d'appartenance à ce qui l'entoure (mêlant intérieur et extérieur), sa voix intègre le récit et, en s'affirmant, annonce son ouverture par son écoute :

« J'avançais seul entre les arbres espaces avec la curieuse impression d'être chez moi, d'avancer dans mon propre cœur ajouré, quelque part à l'intérieur loin de là.

Et c'est alors que je les ai entendus. »

C'est à ce moment que Jean-Marc Sourdillon entend les « bondissants », les oiseaux entre les branches, qu'il ne distingue pas bien dans la pénombre. Le texte, alors, s'emplit de *musique*, de « cadence » (« quelle cadence alors, quelle élégance, quelle frappe légère »). Les bonds des bondissants semblent répondre à l'éthique du recueil :

« Ils fuyaient, je le comprenais, mais dans un seul bond, un élan puissant et pur, sans but, sans destination, comme un unique et éperdu battement de cœur, épanchement de sang dans le ciel. »

En effet, comme l'écrit le philosophe Jean-Luc Nancy, « le sang coule et sa coulée fait la vie et la mort, le passage de l'une dans l'autre [...] Chaque contraction du cœur est une autre. La